

LES ZANADRALAMBO DU VAKINISISAONY
Un exemple de mobilité hiérarchique en Imerina
(XVIIIème-XIXème siècle)

par

Jean-Pierre DOMENICINI

Le sujet comme l'objet de cette communication(1) doivent *a priori* laisser perplexes, car la culture ambiante d'une part ignore actuellement qu'il ait existé des ZanadRalambo en dehors des pays tsimiamboholahy et tsimahafotsy de l'Avaradrano (2) et d'autre part est persuadée que la rigidité de l'ancienne organisation interdisait toute mobilité hiérarchique. Ne s'agirait-il pas de propos hérétiques sur un problème tabou ?

"Tamin'ny tany malagasy ny tantaran-drazana dia toy ny olo-meloka natao sesitany ; amin'izao andro izao kosa izy dia mahazo mody ka miarahaba azy isika. Tsy ny antitra ihany no faly, fa isika tanora koa mibitaka sady te-handinika azy"(3). C'est ainsi qu'en 1909 S. Rasoavina, rédacteur du *Mpanolo-tsaina*, commençait une réflexion et une discussion sur les faits de l'histoire des ancêtres en Imerina. Il

(1) Le présent texte essaie de tenir compte des discussions que suscita la présentation orale du sujet lors du Colloque d'Antananarivo (1989).

(2) On connaît mal l'ancienne organisation de la société, et face à une information dérangeante, l'on est tenté de la repousser au nom de la version officielle qui entérine les derniers effets de la mobilité hiérarchique. Ainsi situe-t-on habituellement les ZanadRalambo à Lazaina, Ambatofotsy, Manandriana et proximité. Et parce que le *Tantara ny Andriana* en parle, l'on sait que, dans le Vakinisisaony, les ZanadRambavy de Masindray qui descendent d'une fille d'Andrianamboninolona, possédaient le rang zanadRalambo. Il en sera incidemment question dans cette étude. Mais avec le texte du présent procès, il n'y a pas à douter qu'il y ait eu, dans le Vakinisisaony au XVIIIème siècle, d'autres ZanadRalambo, ni que leurs descendants aient à nouveau été reconnus comme tels à partir de Radama II. Et l'on ne voit aucune raison pour tenir *a priori* pour nulles et non avenues les traditions familiales, qui en localisent dans le Marovatana, près de Mahitsy et à proximité d'Antongona. Une enquête intensive serait nécessaire pour tenter de reconstituer le paysage social du XVIIIème siècle avant les profondes transformations que commanda Andrianampoinimerina. Sans doute aussi faudrait-il être plus attentif à la différence que traduisent les dénominations ZanadRalambo et ZanadRalambo amin'Andrianjaka.

(3) S. Rasoavina, "Ny tantaran-drazana", *Ny Mpanolo-tsaina*, 22, avril 1909, p. 106-110.

exprimait le sentiment de libération qui animait alors les amateurs d'histoire malgache à Tananarive. Le temps semblait bien fini où le pouvoir politique commandait au souvenir historique. Le gouvernement général ne venait-il pas, en 1908, de donner une édition du *Tantara ny Andriana*, alors que du vivant du Père Callet, le Premier ministre et Commandant-en-Chef Rainilaiarivony s'était opposé à la diffusion publique de l'ouvrage ? Pour Rasoavina, l'histoire qui longtemps avait été comme une coupable condamnée à l'exil, pouvait alors, avec les félicitations d'usage, rentrer dans ses foyers. De cette liberté recouvrée, jeunes et vieux pouvaient se réjouir et, grâce à elle, se mettre à l'ouvrage.

Ce sentiment de libération, justifié à l'époque, il me semble difficile en cette fin de siècle de le partager. La véritable libération, celle qui seule permet un plein épanouissement scientifique, n'est pas réalisée. Seules sont sereines les discussions qui se déroulent à l'intérieur d'un cadre académique convenu. Ayant échappé à la contrainte directe que lui avaient imposée les anciens pouvoirs malgaches, l'écriture de l'histoire en effet s'est comme elle-même dotée d'un nouveau corset de contraintes qui lui interdisent d'aborder certains sujets et de remettre en question certaines interprétations présentées comme fondamentales, —lesquelles, tout au plus, ne font l'objet d'un large consensus que parce que celui-ci fut instauré et maintenu par l'école et les différents média du XX^{ème} siècle.

Il en est ainsi de cette opinion qui confine au dogme et selon laquelle l'ancienne société aurait été organisée en "castes". Dans beaucoup d'ouvrages —en géographie, en économie, en sociologie, etc.— dont les auteurs estiment nécessaire de se situer dans une perspective "historique", le "système de castes" revient comme une fleur de rhétorique obligée. Nul ne songe à en contester l'emploi, et ce système apparaît comme la pierre angulaire sur laquelle aurait reposé, et le plus souvent poserait encore, la société traditionnelle.

Il faut dire que ce thème occupe un lieu focal et un point stratégique dans l'interprétation que l'historiographie contemporaine donne du passé malgache. Introduit dès le XVIII^{ème} siècle par les voyageurs voulant décrire les sociétés malgaches qu'ils fréquentaient dans les régions maritimes, le thème fut par la suite étendu aux sociétés de l'intérieur et intégré dans un schéma évolutionnaire général. Selon ce dernier, la société malgache, au long d'une période originelle qui n'aurait été modifiée que récemment —à un moment situé le plus souvent au XVI^{ème} siècle—, n'aurait connu qu'une organisation clanique simple. Des migrations d'Arabes musulmans et de Malais islamisés auraient alors réuni les clans en royaumes plus étendus en instituant une structuration de "castes". Ce serait le fameux passage "des clans aux royaumes" qui vivifie la majeure partie de l'historiographie actuelle. Popularisé par l'*histoire de Madagascar* d'Hubert Deschamps, le schéma est à la base d'ouvrages comme *Early Kingdoms in Madagascar* de Raymond Kent et même comme *Les souverains de Madagascar* de Françoise Raison-Jourde dont l'itinéraire selon le consensus majoritaire d'alors ne dépasse guère "trois siècles

d'histoire"(4). Le "système des castes", qui intègre les clans (5), est présenté comme constitutif des royaumes ; plaçant les "esclaves" hors du système, il répartirait les clans entre deux grandes catégories, les "nobles", et les "hommes libres". La "caste" est de façon récurrente donnée comme endogame, le mariage à l'extérieur étant prohibé et sanctionné par la "déchéance" ; le principe de base est toutefois tempéré par "quelques règles précises" dont rien n'est dit sauf, implicitement, par un exemple indiquant que "chez les Antemoro, les castes nobles [...] pouvaient aussi prendre des femmes du peuple, sans réciprocité". Hormis ces quelques cas d'exception apparemment très localisés régionalement, la "caste" malgache semble bien proche de la caste indienne, car d'une part la déchéance consécutive à l'infraction pourrait, dans une lecture rapide, trouver une raison religieuse puisqu'il est précisé que "les nobles ont des tabous particuliers" et d'autre part, il semble exister une spécialisation puisque, outre les "castes nobles" et "autrefois dominantes" et les castes "roturières", existent des "castes sacerdotales". Apparu récemment, le "système de castes" est donné au XXème siècle comme un fait du passé qui tend à disparaître sauf en Imerina où "avec les interdictions matrimoniales", subsistent encore, nous dit-on, les "différences de castes". La "caste" serait, là comme pour d'autres faits culturels et sociaux, un lieu de différenciation et d'opposition entre l'Imerina et les régions périphériques.

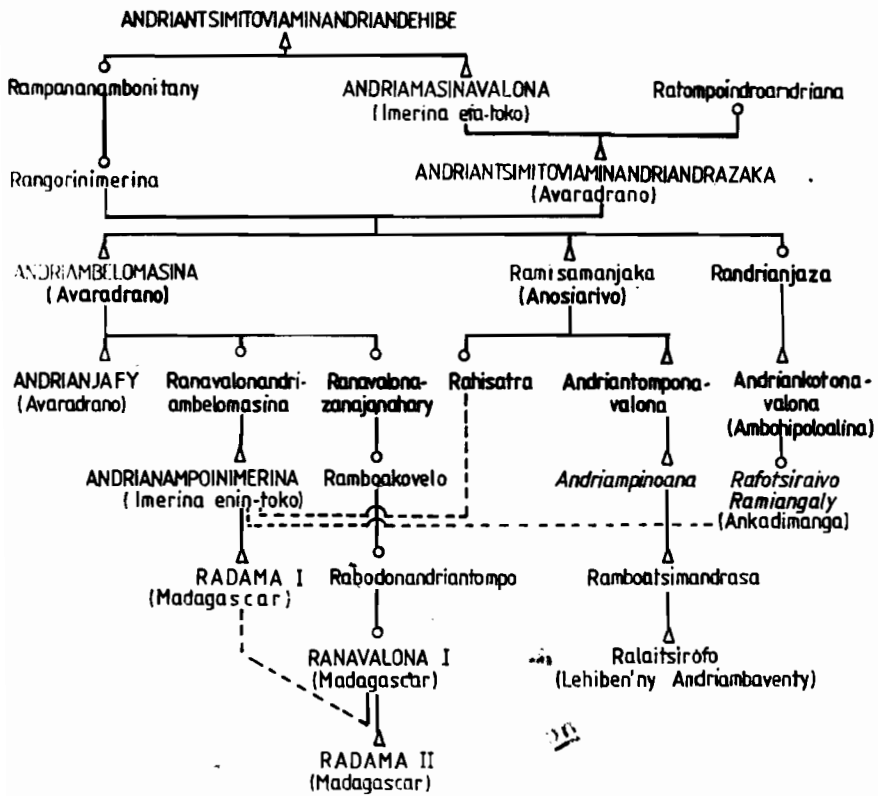
Le thème de la caste, qui, nous venons de le voir, occupe une place de choix dans l'*Histoire* d'Hubert Deschamps, a été amplifié au niveau de la pédagogie. Ainsi, dans un texte photocopie utilisé dans l'enseignement de l'histoire de Madagascar au cours des années 1960, les "castes nobles" étaient diversifiées en "castes royales, sacerdotales, autochtones ou étrangères" mais les "castes roturières" ne bénéficiaient pas d'un tel traitement et n'étaient caractérisées que globalement ; quant aux "esclaves", s'ils n'avaient pas de "castes véritables", leur organisation aurait donc tendu à se rapprocher du système englobant. Dans la conclusion, ce document retenait comme premier trait caractéristique de la société malgache du XIXème siècle la "stricte coupure entre castes".

(4) F. Raison-Jourde, *Les Souverains de Madagascar*, Paris, Karthala, 1983, p. 64.

(5) H. Deschamps, *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 1960, p. 140-141, ainsi que pp. 52, 143, 223 et 306 pour la fin de ce paragraphe.

Carte de localisation





Pour l'établissement de cette généalogie, outre des informations de la tradition qui confirment les textes écrits, j'ai utilisé le *Tantara ny Andriana* du P. Collet (1908), et la généalogie donnée par B. Domenichini-Ramiaramanana, «Topimaso amin'ny tantaran'Ambohimanga», in : *Mitsinjo an'Ambohimanga*, Antananarivo, 1990, p. 8. Pour les personnages de la famille royale auxquels le commentaire fait référence, les rois sont présentés en majuscules et les autres en italiques.

Généalogie simplifiée pour aider à la compréhension du commentaire

Les quelques exceptions à l'endogamie de "caste" devraient déjà nous interroger sur la nature de celle-ci dans l'organisation sociale. La recherche sur l'ancienne société montre également de façon évidente que le système malgache ne peut être ni identifié au système indien ni même simplement rapproché de lui. Les sources orales autant qu'écrites que j'ai rassemblées pour l'Imerina prouvent abondamment la profonde dissemblance entre les principes de l'organisation hiérarchique malgache et le système indien qui, par sa spécificité, reste le modèle auquel on pense dès qu'il est question de caste. Du dossier réuni, il ressort que, par delà le fait de mobilité individuelle, la société ancienne était organisée selon une hiérarchie de rangs et que les formes constatées de mobilité hiérarchique autorisaient à reconstituer les règles d'un véritable système de hiérarchie mobile. Le temps accordé à une communication ne me permettant pas, à partir des sources, d'établir tous les faits avant de proposer leur interprétation et me refusant, quant à moi, de développer un discours qui ne serait pas fondé sur des données bien établies, je me limiterai ici à présenter un des textes du dossier qui, dans la réalité du vécu, montre un aspect du fonctionnement du système. J'aurais pu, pour ce faire, choisir une tradition orale ; j'ai préféré un texte manuscrit des archives royales du XIX^{ème} siècle, afin d'écartier les éventuelles objections de tous ceux qui, encore aujourd'hui, mettent *a priori* en doute la validité des sources orales. Ce faisant, je voudrais également espérer que l'on ne me fera pas le procès de n'avoir pas su prendre suffisamment mes distances et de m'être cantonné dans une tâche ancillaire, ou un exercice d'apprenti : l'édition et l'explication des textes, ainsi que leur traduction, me furent et me restent l'activité essentielle et fondamentale de l'historien —laquelle, on le sait d'expérience, le protège du discours d'école n'ayant qu'un lointain rapport avec les données de l'histoire. Si elle était intensifiée, l'édition critique des sources, jointe à la critique de l'historiographie antérieure, conduirait à abandonner les discours convenus et obligerait à repenser une bonne partie de l'histoire de Madagascar.

Je vais donc présenter le texte, consigné dans les archives royales, d'un procès auquel un jugement de Radama II mit fin le 14 Adijady 1862. Ce texte, je le transcrirai ici dans la graphie que lui conservent les archives, parce qu'il fait partie de ces textes dont on a écrit il y a une vingtaine d'années qu'ils n'étaient alors plus compréhensibles que par une poignée de vieillards. Il est vrai que le secrétaire qui a établi par écrit la minute du procès, n'était particulièrement habile ni en orthographe ni en ponctuation : coupure des mots fautive, usage impropre des majuscules, notation non-systématique des mouillures (*fatsinkena* et *fatsinkiena*), absence fréquente de l'apostrophe de liaison (*tamin Andrianjafy*), formes dialectales merina (*fandroa*, *amponomy*) au lieu de celles du malgache officiel, ponctuation absente ou extravagante, lui confèrent un caractère étrange qui peut dérouter le lecteur. En fait, lu à haute voix, le texte prend sens, quand bien même il serait parfois possible —par l'intonation— de proposer une lecture légèrement divergente.

Ary hoy nofiteninAmbohitrony sy larindrano zanadRalambo norazanany, taminAndriatsimitoviaminandriana sy Andriambelomasina sy taminAndrianjafy nitondra tapany, ary nony taminAndrianampoinimerina notanany Isalamakofoka sy Rainiandro nataony hoe mpibaby Andriana hianareo, ary nony raikidrano taminy izao, Maty niamboanay, Ary hoy Andrianampoinimerina havako hianareo tsiovako ny fahandriananareo, fany fatsinkena noalaiko aminareo. Ary nony ato aoriana indray nisy teninAndriana, nentinAndriampinoana Diavela indray.

Ary nony tamindRadama I indray aizanonamelanareo ny fatsinkena.

Ary hoy Ambohitrony sy larindrano Andriampinoana Andbty nony tondra ny teninAndriana, tsimandoa fatsinkiena intsony hianareo,

Ary hoy ny Andriana, Alao Andriampinoana hanontaniako, Ary nony nalaina Andriampinoana Dia efa maty izy fany vadiny nonanontaniana Ary ny teniny vadiny nanao hoe, nisy hiany izany nanasinany Andriana favehivavy aho koaizay ataondRadama Mahatrarantitrazy ary hoy ny Andriana milaza vavolombelona hianareo, kany maty noataonareo vavolombelona kadialaiko indray nifatsinkena hoy izy, dia napetrany homenabendRafotsiraivo.

Ary Dia namaly kosa Rafotsi Ramiangaly nanao hoe, taminAndrianampoinimerina izy nitsaoka hoandriana koa tezitra ny Andriana kanohelohiny, kanivarotany 20A

Ary nony tamindRadama I nilaza hoandriana, kanohelohiny indray

Ary nony taminy tompokovavy indray izy nilaza hoandriana

Ary hoy ny Andriana Diamponomy Rainimahay fandroa mananody faio hiany nomamadibadikia ny teny vita mandrakariva diavelona Rainimahamay kanasany natao gadralava, kasa izay nafakazy tany aminRainitiaray.

Ary diananontaniana ny vavolombelona izay nahita ny nahandrianazy dia ny teny Razakamanana sy Andriana hahabasy zankandriamasinavalona nanao hoe zanadRalambotokoa norazany teo Andrianampoinimerina izahay nonila vady tao, ka ny zanany aza mbola ao aminay Ankehitriny ary dia niteny indray Ralambotafikia sy Rangita Razafilahy Andrianarivony sy Andriamaro amy ny zanadRalambo nanao hoe zanadRalambo tokoa ireo tamin'Andrianampoinimerina

Ary hoy Radama II Mpanjakany Madagasicara

Diaverikio amy ny zanadRalambo larindrano sy Ambohitrony

Ary ny fitondranareo aminRafotsiraivoramangaly dia tsiovako Ary raha manambady folovohitra sy miteraka folovohitra dia tsiazao aiditra hozanadRalambo ary raha tsimahafoy ny vadiny sy ny zanany izy diamipetraka hofolovohitra, fatsiatoo tsihibelambana Imerina.

Ary ny vavolombelona teo Andbty Rainivelo Rainisoandrazana Rainindrianary Andriantsaheno

Ary ny OffDpll Razakavoala 10vtr Rabetokotany 10vtr Ramaniraka 8vtr Rabevahoaka 7vtr sy Andriamihiamina 7vtr

De ce texte qui comporte beaucoup de sous-entendus, je propose la traduction suivante :

Antananarivo, 14 Adijady 1862

Et voici ce que déclarèrent Ambohitrony et Iarindrano :

"ZanadRalambo étaient nos ancêtres. Il en était ainsi à l'époque d'Andriatsimitoviaminandriana, à celle d'Andriambelomasina et à celle d'Andrianjafy qui ne gouverna qu'à moitié ; et à l'époque d'Andrianampoinimerina, Isalamakofoka et Rainiandro nous accusèrent en disant : "Vous êtes *mpibaby andriana*" ; et quand, pour cette affaire, nous eûmes convenu de subir l'épreuve du tanguin, notre chien en mourut. Alors Andrianampoinimerina dit : "Vous êtes mes parents ; dans les circonstances présentes, je ne change rien à ce qui fait que vous êtes andriana, mais chez vous, je prendrai le *fatsinkena*". Et peu après à nouveau, il y eut une autre sentence royale qu'apporta Andriampinoana et cela fut abandonné. Et à l'époque de Radama Ier à nouveau, l'on nous demanda : "Pourquoi avez-vous abandonné la redevance du *fatsinkena* ?" "L'Andriambaventy Andriampinoana, dirent alors Ambohitrony et Iarindrano, avait apporté la sentence royale selon laquelle nous ne versions plus le *fatsinkena*". Alors le Prince dit : "Faites prendre Andriampinoana que je l'interroge". Et quand on chercha Andriampinoana, il était déjà mort et l'on interrogea sa femme. Et sa femme dit : "Effectivement il y a bien eu quelque chose pour quoi ils firent au Prince l'offrande du *hasina*, mais je ne suis qu'une femme. Aussi, que ce que fera Radama lui permette de parvenir à la vieillesse". Le Prince dit alors : "Vous indiquez des témoins, mais c'est un mort dont vous faites un témoin : aussi, dit-il, recommencerais-je à prendre le *fatsinkena*". Puis il en fit les *menabe* de Rafotsiraivo.

De son côté, Rafotsy Ramiangaly rétorqua en disant :

"A l'époque d'Andrianampoinimerina, ils avaient voulu s'arracher à leur condition pour être andriana, et, fâché, le Prince les avait déclarés coupables et les avaient vendus pour vingt piastres. A l'époque de Radama, ils se dirent publiquement andriana, et à nouveau il les déclara coupables. A nouveau à l'époque de Notre-Dame, ils se dirent publiquement andriana. La Princesse dit alors : "Administrez donc le tanguin à Rainimahay, par crainte qu'il ne possède des sortilèges, car voilà sans doute la seule raison pour laquelle il remet continuellement en cause les sentences prononcées". Rainimahay en sortit vivant. Elle ordonna qu'on le mette aux fers et je ne sais comment il obtint de Rainitiaray d'être libéré".

Et l'on interrogea les témoins qui auraient pu voir ce qui en faisait des andriana. Razakamanana et Andriamahaibasy, zanak'andriamasinavalona, dirent :

"Les ancêtres de ces gens étaient vraiment ZanadRalambo à l'époque d'Andrianampoinimerina ; non seulement nous avons pris femme parmi eux, mais encore les enfants que nous en avons eus sont encore avec nous en ce moment".

Ralambotafika et Rangita Razafilahy Andrianarivony et Andriamaro, représentant les ZanadRalambo, déclarèrent à leur tour :

"Ces gens étaient effectivement ZanadRalambo, à l'époque d'Andrianampoinimerina".

Alors Radama II, Roi de Madagascar, prononça la sentence suivante :

"En conséquence, je réintègre Iarindrano et Ambohitrony parmi les ZanadRalambo. Et quant à la conduite que vous devez avoir à l'égard de Rafotsiraivoramiangaly, je n'y change rien. Et si vous épousez des *folovohitra* et donc donnez naissance à des *folovohitra*, on ne peut les faire entrer dans le groupe des ZanadRalambo. Et si l'un d'entre vous ne peut renoncer à son conjoint et à ses enfants, il se place lui-même parmi les *folovohitra*, car l'on ne fait pas de l'Imerina une natte largement étendue sur le sol".

Les témoins alors présents, furent les Andriambaventy : Rainivelo, Rainisoandrazana, Rainindrianary, Andriantsaheno. Et les Officiers du Palais : Razakavoala 10 Hrs, Rabetokotany 10 Hrs, Ramaniraka 8 Hrs, Rabevahoaka 7 Hrs et Andriamihamina 7 Hrs.

A Radama II, il fut donc demandé de rendre une sentence dans un procès en ancestralité opposant les deux villages d'Ambohitrony et de Iarindrano à leur seigneur, la dame Rafotsiraivo Ramiangaly. Ambohitrony et Iarindrano étaient-ils, comme ils le déclaraient et comme ils demandaient que cela leur fût reconnu, des *andriana* ayant été injustement intégrés dans la seigneurie de Rafotsiraivo Ramiangaly ? ou étaient-ils des roturiers ayant déjà essayé de se faire indûment reconnaître le statut *andriana*, et pour cela, ayant déjà été condamnés plusieurs fois, comme le leur opposait Rafotsiraivo Ramiangaly ? Appelés à en témoigner, des Andriamasinavalona et des ZanadRalambo assurèrent, avec des nuances, qu'Ambohitrony et Iarindrano étaient bien ZanadRalambo, ou qu'ils l'avaient été. Radama II, dans sa sentence reconnut le rang *andriana* de ZanadRalambo aux requérants mais en maintenant les charges de la corvée qu'ils devaient à leur seigneur, Rafotsiraivo Ramiangaly, et en rappelant clairement la règle qui interdit la transmission de ce rang à des enfants nés d'un conjoint roturier.

Un tel procès en ancestralité (*ady firazanana*) est exemplaire, car, avec les attitudes des différentes parties en jeu, il permet de retracer le processus par lequel les *andriana* du bas de la hiérarchie étaient progressivement conduits au rang roturier. De cette histoire exemplaire, l'on peut reconstituer les faits à partir des déclarations et des témoignages qui sont ici consignés.

LES PERSONNAGES ET LES LIEUX

Mais essayons d'abord de situer les personnages et les lieux. Ce n'est pas en fait chose facile. Ni le *Firaketana*, dictionnaire encyclopédique inachevé du Pasteur

Ravelojaona (6), ni le *Dictionnaire historique et géographique* de R. Rajemisa-Raolison (7) ne sont les instruments de travail qui permettraient de le faire. Quant à l'*Index toponymique de l'Imerina* d'A. Mille(8), il n'inventorie que les toponymes enregistrés sur les cartes d'Etat-Major. L'historien ne dispose, même pour l'Imerina, d'aucun répertoire des hommes du XIX^{ème} siècle ni des lieux qu'ils habitaient.

S'agissant des souverains, il n'est pas difficile d'en faire la généalogie et de situer leurs proches parents : il en est ainsi (cf. Généalogie simplifiée) de l'Andriambaventy Andriampinoana et de Rafotsiraivo Ramiangaly, qui fut l'une des "douze femmes" (12 *vavy*) d'Andrianampoinimerina et dont on sait qu'elle eut la seigneurie d'Ankadimanga, dans la région d'Ambatomanga, à l'ouest de l'actuel lac de Mantao. Il n'en est pas de même pour les autres personnages. S'agissant des autres *andriana*, si le texte en situe le rang hiérarchique, il est difficile d'en dire plus, quoique leurs noms ne fussent pas très répandus et qu'ils aient eu une plus grande permanence que ceux des *folovohitra* ou des *olo-mainty*. Il existait en 1840 un seul Andriamahabasy Zanak' Andriamasinavalona, dans le Vakinisisaony : fils de Rasavolahy 8 Honneurs d'Ambohitrinifolo, il possédait sept *andevo* et deux zébus et pouvait compter annuellement sur dix mesures de riz ; c'était un des descendants d'Andriamanitrondriana qui, dans le Vakinampasina, habitaient les *vohitra* de Miadamanjaka, Lazaina, Ankadivory et Ambohitrinifolo (9). A la même date dans le même *toko* de l'Imerina, et toujours parmi les Zanak'Andriamasinavalona, il existait également un seul Razakamanana —de même qu'il n'y en avait également qu'un dans l'Avaradrano—, qui habitait à Ambohibemanjaka ; il appartenait à l'une des familles andriamasinavalona

(6) *Boky firaketana ny fiteny sy ny zavatra malagasy*. Tananarive, Fiainana, 1937 (a paru en fascicules à partir de cette date).

(7) Fianarantsoa, Ambozontany, 1966, 384 p.

(8) Tananarive, Musée de l'Université (Travaux et Documents, I), 1970, 2-127 p.

(9) A.R.M. NN21. *Alarobia 13 Adimizana 1840. Ny Andriandahy amy ny Sisaony nalaina ho Miaramila*. Ff° 29v°-31r°. — Si l'on en juge à partir des signes visibles retenus par l'administration malgache— *andevo*, bœufs, ressources en riz—, Andriamahabasy semble être assuré d'une relative aisance, au milieu des soixante douze zanak'andriamasinavalona descendants d'Andriamanitrondriana résidant alors à Miadamanjaka. Lazaina et Ambohitrinifolo. En effet, avec sept *andevo*, il dispose de cinq fois plus d'*andevo* que la moyenne de ses parents et cousins, le quart d'entre eux n'en ayant aucun et le vingtième en ayant sept ou plus. Avec deux bœufs, il se situe un peu au-dessus de la moyenne, la moitié des descendants d'Andriamanitrondriana n'en ayant aucun ; mais il ne fait pas partie du petit nombre qui, avec des troupeaux de vingt et trente têtes, possède 40 % du bétail entre les mains de ces andriamasinavalona. Avec dix mesures de riz, il se situe aussi plutôt au-dessus de la moyenne, entre ceux qui n'en ont que très peu et les privilégiés qui peuvent compter sur quinze, vingt et même trente mesures. Dans un groupe de descendance aussi étroit que celui-ci, et pour lequel l'entrée dans l'armée ne semble pas un atout particulier, l'éventail des fortunes est très largement ouvert entre l'extrême dénuement du pauvre qui n'a même pas de riz ou qui devrait pouvoir finir l'année avec une, deux ou trois mesures, et la richesse, du moins au niveau du lignage, de celui qui, maître de quinze *andevo*, possède trente bœufs et dont le fils déjà dispose de trois *andevo* et possède dix bœufs.

regroupées autour de Ramanjaka d'Andramasina, lui-même descendant de Ralaniboahangy, l'une des "douze femmes" d'Andriamasinavalona(10). Quoique Razakamanana semble en 1840 plus âgé qu'Andriamahaibasy, il n'est pas exclu qu'il puisse s'agir des deux personnages du texte. Quant aux ZanadRalambo, s'agit-il de représentants des groupes reconnus de l'Avaradrano, de ceux des ZanadRalambo de Masindray ou encore des uns et des autres ? Je ne peux en décider pour l'instant, mais je dois signaler qu'en 1841, il existait à Masindray un Andriamaro qui était fils d'Andrianome(11). Quant aux autres personnes, outre Rainimahay qui fut le porte-parole d'Ambohitrony et de Iarindrano sous Ranavalona Ière, il est possible qu'Isalamakofoka et Rainiandro eussent fait partie des serviteurs-courtisans proches d'Andrianampoinimerina, et que Raintiaray eût été, à l'époque de Ranavalona Ière, l'un des responsables de la mise aux fers des condamnés (*qadralava*).

S'agissant de lieux, je ne puis encore en décider, en toute certitude, n'ayant pu effectuer toutes les enquêtes de terrain nécessaires. L'*index* de Mille ne comporte, pour le Vakinisasaony, que deux Ambohitrony (Coordonnées Géographiques Nationales, respectivement : 778,4/521,4 et 792,6/540,0). Le premier se trouve à 2,5 km environ à vol d'oiseau au sud-est de Tsiafahy : c'est, sur le sommet d'une colline basse, un beau site entouré de profonds fossés ; et, comme en attestent encore les tombeaux, des *andriana* résidèrent autrefois en ce lieu, aujourd'hui abandonné. Le second, encore habité, se situe à un peu plus d'un kilomètre à l'est d'Ambatomanga et à 4,5 km environ au sud d'Ankadimanga, mais je n'ai pas encore pu m'y rendre. La proximité d'Ankadimanga, résidence de Ramiangaly, permettrait d'envisager que ce second Ambohitrony soit celui dont parle notre texte, d'autant plus qu'il est situé dans le même Vakinampasina (division du Vakinisasaony) que les *vohitra* des Andriamanitrandrahana, distants d'environ 10 km en direction du sud-est.

LA REFERENCE AU XVIIIÈME SIÈCLE

Ambohitrony et Iarindrano affirmèrent que leurs ancêtres étaient ZanadRalambo ("*ZanadRalambo no razanay*") (12) tout au long du XVIIIème siècle (13). Sous le règne de Ranavalona Ière (1828-1861), comme aujourd'hui d'ailleurs, cette affirmation pouvait paraître à beaucoup comme une prétention non fondée

(10) *Ibidem*. F° 32v°.

(11) A.R.M., NN29. *Ary ny sorodany ny Voromahery. Sisaony nankaminy Voromahery*, F° 37 v°.

(12) Les citations que je ferai maintenant du texte malgache se conformeront aux normes de la graphie officielle de l'époque.

(13) Pour le cadre chronologique antérieurement au règne d'Andrianampoinimerina, j'utilise ici les "conclusions [...] prudentes" qu'Alain Delivré (dans *L'histoire des rois d'Imerina*, Paris, Klincksieck, 1974, pp. 228-234) n'avance "qu'à titre d'hypothèses de travail, dont les historiens de l'Imerina ancienne devront tenir compte".

car, dans le Vakinisisaony, l'on ne reconnaissait au rang de ZanadRalambo que les ZanadRambavy (14), lesquels résidaient surtout à Masindray (15) et à Amboahazo (16). Mais le témoignage des deux Zanak'Andriamasinaivalona qui avaient pris femme chez eux et celui des ZanadRalambo —j'en reparlerai—, ainsi que le jugement de Radama II, autorisent à admettre la véracité de cette affirmation. Il est à noter toutefois qu'ils ne prétendaient pas descendre naturellement de Ralambo qui régna dans la deuxième moitié du XVI^{ème} siècle. Leur histoire familiale, telle qu'elle est rappelée dans le texte, ne remonte qu'à un roi, ici nommé Andriantsimitoviaminandriana, et que l'on peut hésiter à identifier soit à Andriantsimitoviaminandriandehibe, petit-fils d'Andrianjaka et *mpanjaka* de l'Imerina roa-toko résidant à Antananarivo (milieu du XVII^{ème} siècle), soit à Andriantsimitoviaminandriandrazaka, petit-fils du précédent et *mpanjaka* de l'Avaradrano résidant à Ambohimanga (première moitié du XVIII^{ème} siècle). Songeant au partage de l'Imerina effectué par Andriamasinaivalona, fils du premier de ces rois et père du second, on pourrait être tenté de l'identifier à Andriatsimitoviaminandriandehibe. L'argument toutefois n'est pas convaincant, car les grands *fanjakana* délimités par Andriamasinaivalona et attribués à quatre de ses fils n'étaient pas constitués par des territoires d'un seul tenant, mais par une série de seigneuries imbriquées les unes dans les autres¹⁷. Sans pour autant écarter définitivement cette possibilité et sans oublier non plus que la confusion était peut-être voulue, il apparaît que la logique de l'énumération "*tamin' Andriatsimitoviaminandriana sy Andriambelomasina sy tamin' Andrianjafy nitondra tapany*" se réfère à une légitimité provenant de la dynastie d'Ambohimanga qu'avait fondée Andriatsimitoviaminandriandrazaka, et donc aux trois rois —l'arrière grand-père, le grand-père, et l'oncle— qui précédèrent Andrianampoinimerina (1783?-1809). D'ailleurs, l'absence de toute référence à Andriamasinaivalona qui, avant la dynastie d'Ambohimanga, avait régné sur l'Imerina efa-toko et donc sur le Vakinisisaony, pourrait se comprendre par une sorte d'oubli thérapeutique. Ce roi dont la renommée reste grande jusqu'à nos jours —au point d'éclipser parfois tous les souverains antérieurs à Andrianampoinimerina— et dont le souvenir fut maintenu entre autres par le rang *andriana* des Zanak'Andriamasinaivalona qu'il avait créé, n'était pas de ceux dont l'histoire était agréable à l'ensemble de la population. En effet, il est du nombre de

(14) Dans la liste de recrutement des *miarabila* de la Sisaony du lundi 9 Alahasaty 1845 (A.R.M. : NN 29), les ZanadRambavy sont présentés comme tels (Ff° 04R°, 17R°, 21R°, 25V°, 37V°, 46V° et 59V°), ou comme "ZanadRalambo" (Ff° 12R° et 29V°) comme "ZanadRalambo ZanadRambavy" (Ff° 12V°, comme "ZanadRalambo amin'Alasora" (Ff° 04V° et 55R°) et comme "ZanadRalambo Intalasa" (Ff° 46R°).

(15) A 6,5 km à vol d'oiseau à l'est d'Alasora. *Ibidem*, Ff° 04R° et V°, 13R°, 21R°, 25V°, 29V°, 37V°, 46R° et V°, 55R° et 59V°.

(16) *Ibidem*, 12R°, 17R°, 46R° et V°. Toujours selon la même source, quelques ZanadRambavy demeureraient également à Ambohitrindriana (Ff° 17R°), à Ambohitrinilahy (Ff° 46 V°) et peut être à Merinimerina (Ff° 37V°).

(17) Cf à ce sujet Raombana, *Histoires 1* (Edition et traduction française par Simon Ayache), Ambozontany, Fianarantsoa, 1980, pp. 106-107.

ces grands rois qui, ayant réalisé un vaste dessein —il fit l'unité de l'*Imerina efa-toko*—, eurent assez de puissance pour modifier et réorganiser l'organisation de la société, particulièrement celle de l'ordre *andriana*. Comme pour d'autres *andriana* des régions périphériques du *fanjakana* d'Andriamasinavalona, le rang zanadRalambo d'Ambohitrony et de larindrano pourrait résulter des décisions de ce règne et, de ce fait, ne pas avoir été reçu comme un *tantara* à transmettre à la postérité.

LA VERSION DE RAFOTSIRAIVO RAMIANGALY

Quoiqu'il en soit, le récit événementiel se précise à partir du règne d'Andrianampoinimerina dont on sait, par les *Tantara ny Andriana* comme par d'autres sources, qu'il réforma lui aussi l'ordre *andriana*. La version des faits présentée par les requérants, il est vrai, ne coïncide pas avec la version présentée par Rafotsiraivo Ramiangaly, mais dans de telles circonstances, il fallait évidemment s'y attendre. Et dans leurs différences, elles s'accordent d'une certaine façon sur l'essentiel : l'existence d'un conflit à répétition concernant le statut, *andriana* ou non, des ancêtres des requérants.

Selon Rafotsiraivo Ramiangaly, Ambohitrony et larindrano à l'époque d'Andrianampoinimerina auraient tenté de s'arracher à leur condition roturière pour être reconnus comme *andriana* —"*nitsoaka ho andriana* (18). Le roi les aurait donc condamnés et les aurait vendus pour vingt piastres —"*nohelohiny ka nivarotany 20 Ariary*". La version est vraisemblable, lorsque l'on sait que l'usurpation d'ascendance (*manando-drazana, manando-drazan'olona*) était sévèrement punie, et particulièrement pour les ZanadRalambo pour lesquels, en certains cas, le *fahaverezana* pouvait même être prononcé. Contrairement à l'interprétation que l'on donne habituellement —et à tort— de la peine du "*mahavery olona*" et de son complément éventuel "*mahavery vady aman-janaka*", il ne pouvait pas s'agir évidemment de réduction en esclavage, laquelle, si elle avait eu lieu sous Andrianampoinimerina, n'aurait pas permis la tenue d'un tel procès sous Radama II. Il s'agissait de la perte du statut social d'un homme ou d'un groupe d'hommes placé(s) au moins temporairement hors-*fanjakana* (19), perte à laquelle il était possible de remédier par un rachat dont le montant pouvait avoir été préalablement fixé. Dans cette version, et à travers le "*nitsoaka ho andriana*" et le "*nivarotany*", apparaît bien le mépris dans lequel les Grands Seigneurs tenaient

(18) Le malgache officiel (cf. les RR. PP. Abinal et Malzac, *Dictionnaire malgache-français*, Paris, Ed. Maritimes et d'Outre-mer, 1970, XVI-876 p.) distingue *mitsaoka* "saluer, honorer humblement, adorer" et *mitsoaka* "se déboîter, se retirer, quitter sa place, s'échapper, s'arracher, s'extraire, se dédire, retirer sa parole", que la prononciation courante déjà au XIX^e siècle ne distinguait plus nettement. Le manuscrit, s'il utilise la graphie *nitsaoka*, doit être lu *nitsoaka*, comme je le restitue présentement.

(19) Sur la notion de *very*, cf. B. Domenichini-Ramiaramanana et J.-P. Domenichini, "Aspects de l'esclavage sous la monarchie merina d'après les textes législatifs et réglementaires", *Omaly sy Anio*, 15, 1982, p. 72 et suivantes.

alors les sujets sur lesquels ils avaient autorité, —un mépris qui semble d'ailleurs augmenter à l'égard de ceux qui avaient d'anciennes ascendances *andriana*. Dans le milieu de ces Grands —*lompombodivona, zanak'andriana, roa ambin'ny folo vavy* des rois, grands *lompomenakely*, etc. —, avait cours une conception très restrictive selon laquelle le groupe *andriana* n'aurait été constitué que de la très proche parenté des rois. Raombana, dans ses *Histoires*, l'explique d'ailleurs bien lorsqu'il écrit : "*The zanakambony, zafinandriandranando a[nd] zanaaRalambo, are the inferior nobles of Imerina, for they are not descended from Kings and princes, but are plebeians in ancestry, and were ennobled because some of the sovereigns married some women from them and begat children from them*"(20). Rafotsiraivo Ramiangaly, quant à elle, se garda bien de développer une telle idéologie : elle fit silence sur les temps antérieurs à Andrianampoinimerina et, quand elle parla de la peine infamante qui contraignait au rachat, elle indiqua une somme qui, étant appliquée à tout le groupe d'Ambohitrony et de Iarindrano, restait bien minime comparée au prix alors pratiqué de la main-d'oeuvre servile et qui pourrait témoigner d'une forme de clémence royale —j'y reviendrai. D'ailleurs si, sans insister, elle rappela que l'affaire s'était renouvelée sous Radama 1er et sous Ranavalona Ière, elle ne cacha pas, à l'époque de cette dernière, le doute relatif de la justice royale en la matière puisque l'ordalie du tanguin conclut à l'innocence et que la décision de mise au fer de Rainimahay fut prise pour une courte durée ou fut rapidement annulée. Derrière les silences, comme derrière la nature des condamnations, ne pourrait-on supposer que Rafotsiraivo Ramiangaly hésitait à s'engager dans une accusation résolument malveillante ? et qu'elle reconnaissait, en fait au moins, un certain fondement aux plaintes de la partie adverse ? Je serais tenté de le supposer.

LA VERSION D'AMBOHITRONY ET IARINDRANO

Dans la version des plaignants, les faits sont plus précis et d'une logique différente mais tout aussi conforme aux institutions et aux pratiques de l'époque : ils permettent de mieux comprendre dans le détail la mise en oeuvre du procédé. S'il n'est pas fait allusion à un quelconque rachat et aux vingt piastres ni aux démêlés avec la justice de Ranavalona Ière, aucun élément particulier n'intervient qui autoriserait à les mettre en doute. A l'époque d'Andrianampoinimerina donc surgit l'accusation —portée par Isalamakofoka et Rainiandro— selon laquelle Ambohitrony et Iarindrano étaient au nombre des sujets qui devaient effectuer le portage du Roi et des princes. Il s'agissait là d'une accusation qui implicitement comportait la négation du statut *andriana* des accusés, puisque l'exemption du *mibaby Andriana* était l'un des privilèges communs à tous les *andriana* (21).

(20) Raombana, *Histoire 1...*, p. 53. Cf. également p. 80 et 82.

(21) Cf. J.-P. Domenichini, "Antehiroka et Vazimba. Contribution à l'histoire de la société du XVIème au XIXème siècle". *Bulletin de l'Académie Malgache*, LVI (1-2), 1978 [1982], pp. 12 et suivantes. L'on dit aussi bien "*tsy mibaby andriana*" (Cf. Callet, *Tantara ny andriana*, 1908, par exemple p. 546 et p. 714) que "*tsy milanja andriana*" (cf. J.-P. Domenichini, *Les dieux au service des rois*, Paris, C.N.R.S., 1985, p. 438, § 61) *mibaby* désignant le fait de "porter à dos

Comment une telle accusation a-t-elle pu naître ? Si le texte ne dit rien de la cause ultime, des noms des accusateurs, Isalamakofoka et Rainiandro —lesquels sont inconnus du *Tantara ny Andriana*,— l'on peut tirer la conclusion qu'il y a une quasi certitude qu'ils ne sont pas eux-mêmes de statut *andriana*, — et ceci de façon d'autant plus assurée que, dans les mêmes archives judiciaires de Radama II, l'on a maints exemples de corvéables qui intentaient des procès afin que n'échappassent pas au *fanompoana* ceux qui y étaient normalement assujettis et particulièrement ceux qui devaient partager la même corvée.

Une fois l'accusation portée, il est facile de compléter le récit fait par les plaignants : face à une telle accusation, ceux-ci protestèrent de leur innocence et, certains d'avoir le droit de leur côté, demandèrent à subir l'ordalie du tanguin. Il en fut alors référé à Andrianampoinimerina qui accéda à leur demande (*raiki-drano*). Le jour de l'épreuve, le tanguin fut alors administré à un chien. En lui-même le fait n'est pas étonnant, car c'était la procédure normale quand des *andriana* étaient, sur leur demande, autorisés à subir le tanguin. Et le choix de ce moyen serait un argument en faveur de la revendication d'ancestralité *andriana* des accusés. Mais l'on voit bien l'ambiguïté de la situation, puisqu'une procédure *andriana* est utilisée dans des circonstances où l'andrianité des accusés est contestée. Si le chien survivait à l'ordalie (*velon'amboa*), les accusés étaient innocents et lavés de tout soupçon (*madio*) ; si le chien mourait (*maty amboa*), les accusés étaient donc reconnus coupables (*meloka*) et leurs protestations non-fondées. Dans le cas qui nous occupe, le chien mourut ; "*maty ny amboanay*", disent Ambohitrony et Iarindrano. Normalement les accusés auraient dû être intégrés dans un des groupes fournissant les porteurs du Roi et des princes.

Or il n'en fut rien, et le souverain déclara qu'ils étaient ses parents et qu'il ne changerait rien à leur *fahandrianana*. Mais les mots utilisés exprimaient une distanciation certaine. "*Ilavako hianareo* —vous êtes mes parents", dans le cadre des rapports au souverain, recourt à la formule qui indique la "parenté", la plus lointaine. En effet, sur une échelle qui comportait les degrés décroissants suivants : "*Andriana*", "*Iavan'andriana* —Parents de l'Andriana" et "*Ilavako hoy ny Andriana*— Ce sont mes parents, dit l'Andriana", les deux premiers indiquaient un état de fait et un statut assuré— au moins au moment où le mot était utilisé—, et le dernier avait besoin de faire référence à la parole royale (*Hoy ny Andriana*, ou encore : *Hoy ny Manjaka*). Cette troisième formule était souvent utilisée pour désigner des *andriana* qui n'appartenaient pas à l'un ou l'autre des rangs officiellement reconnus.

d'homme" et *milanja* celui de "porter en fitacon, en filanzane". Que la nature du service ait pu être différente —ce dont une enquête complémentaire pourrait décider— ne porterait pas à conséquence puisqu'il s'agit ici d'une exemption.

La suite de la parole royale est dans la même logique : *"Tsy ovako ny fahandriananareo.— Dans les circonstances présentes, je ne change rien à ce qui fait que vous êtes andriana"*. La facilité conduirait à traduire *fahandrianana* par "noblesse". Mais outre le fait que l'on ne peut fondamentalement pas assimiler les *andriana* d'Imerina aux nobles du Moyen-Age européen, il faut en malgache distinguer les deux substantifs dérivés de la racine *andriana* : *fahandrianana* et *fiandrianana*. Le second, dérivé à préfixe *fi-* et à suffixe *-na*, désignerait l'être intime et la qualité intrinsèque des personnes envisagées, et nul ne songerait, si un tel mot était utilisé, à douter ou remettre en cause leur statut *andriana*. Dérivé à préfixe *faha-* et à suffixe *-na*, *fahandrianana*, qui fut utilisé par le souverain, ne concerne pas l'être intime mais les marques extérieures et les faits de société qui donnent à penser que les personnes en cause peuvent être *andriana* ou peuvent être considérées comme telles. Le roi ne se prononçait pas sur le fond, mais sur la place actuelle d'Ambohitrony et de Iarindrano dans le fonctionnement de la société. En termes clairs, aux anciens privilèges des accusés, il ne changea rien —dans les circonstances du moment et sans s'engager pour l'avenir, ce qu'indique la forme *ovàna*— à une petite restriction près, le *fatsinkena*.

"Fa ny fatsinkena no alaiko aminareo —Mais chez vous, je prendrai le fatsinkena". Andrianampoinimerina institua ici une redevance dont je ne connais aucun autre exemple : lorsqu'Ambohitrony et Iarindrano sacrifieront ou abattront un zébu, ils devront en réserver le *fatsinkena* pour le souverain. Dans le zébu, le *fatsinkena* est la partie relativement grasse qui se trouve à l'extrémité postérieure des côtes et que certains connaisseurs utilisent pour le *vary amin'anana*, la soupe de riz avec des brèdes. S'il avait été jugé que les accusés n'étaient pas *andriana*, ils seraient dès lors entrés dans la grande masse des sujets qui, lorsqu'ils sacrifiaient un zébu, devaient remettre au souverain ou à son représentant le *vodihena* "culotte de zébu", redevance dont tous les *andriana* et quelques groupes restreints étaient exemptés comme de tout autre prélèvement sur l'animal. La redevance du *fatsinkena*, dont l'institution confirme le statut hiérarchique des *"havako hoy ny Andriana"*, apparaît donc comme une tache sur l'andrianité d'Ambohitrony et de Iarindrano. Par une décision ultérieure qui fut apportée par l'Andriambaventy Andriampinoana (22), le roi leur fit remise du *fatsinkena*. On peut d'ailleurs, si l'on se souvient de la version de Rafotsiraivo Ramiangaly, se demander si la remise fut

(22) Andriampinoana ou Razakandriampinoana, faisait partie de ces grands *andriana* — "great nobles", écrit Raombana (*Histoires I...*, p. 163) pour qualifier une liste de gens qui comprend Andriampinoana —qui avaient soutenu Andrianampoinimerina et parmi lesquels étaient choisis les *Andriambaventy* qui rendaient la justice au nom du roi ou qui proclamaient les arrêtés royaux. Sa famille possédait à titre héréditaire près d'Ambohimanga la seigneurie d'Anosiariovo qu'Andriambelomasina avait donnée à son grand-père. Quant à lui, il était arrière-petit-fils de Rangorinimerina, petit-neveu d'Andriambelomasina et cousin issu de germains avec Andrianampoinimerina, lequel était également le beau-frère de son père. Andriampinoana est le grand-père de Ralaitirofo qui, dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, fut *"Lehiben'ny Andriambaventy —Chef des Andriambaventy"* (cf. Callet, *Tantara...*, p. 400 et p. 496).

gracieuse ou si elle fut le résultat d'une négociation. On connaît en effet des cas où des roturiers (*folovohitra*) de fraîche date s'entendaient avec leur seigneur pour racheter globalement les redevances qu'ils devaient verser au titre de leur nouveau statut et, en somme, pour éviter les menues tracasseries auxquelles étaient soumis les simples sujets et pour continuer à vivre apparemment comme les *andriana* qu'eux-même ou leurs ancêtres avaient été. Le rachat de vingt piastres dont fait état Rafotsiraivo Ramiangaly pourrait résérer au résultat d'une telle négociation et la sentence communiquée par Andriampinoana la reconnaissance du nouvel état de fait.

Il n'en reste pas moins que l'institution de la redevance du *fatsinkena*, même si elle fut abandonnée par le souverain qui l'avait décidée, avait mis en route une mécanique implacable. Radama Ier (1809-1828), successeur d'Andrianampoinimerina, réclama le *fatsinkena* et, sous couvert d'une question, reprocha à Ambohitrony et Iarindrano d'en avoir abandonné le versement : "*Aiza no namelanareo ny fatsinkena ?*". Ambohitrony et Iarindrano arguèrent de la décision transmise par Andriampinoana. Or Andriampinoana n'était plus — ce qui est assez conforme à sa généalogie — et sa femme, même si elle se souvient de façon embarrassée, que la partie mise en cause avait effectivement une affaire pour laquelle elle avait alors, en remerciement, versé le *hasina* au souverain ("*nanasinany Andriana*"), n'osa pas se prononcer. Avait-elle qualité pour le faire ? Apparemment oui, puisque les enquêteurs lui posèrent la question. Sans connaître les liens divers, voire familiaux, qui pouvaient la rapprocher de Ramiangaly, ne peut-on plutôt supposer une solidarité entre grands seigneurs et, avec la cousine de son mari, une sorte de complicité qui l'avaient conduite d'ailleurs non à porter réellement un faux témoignage, mais en fait à témoigner par omission ? Toujours est-il que, tenant l'argument pour fautive, puisqu'on n'en appelle pas au témoignage des morts, Radama Ier décida non seulement de reprendre le *fatsinkena*, mais aussi de faire des accusés les sujets de Rafotsiraivo Ramiangaly : "*Dia napetrany ho menaben-dRafotsiraivo*".

L'argument faisant appel au jugement transmis par Andriampinoana était-il fallacieux ? Quoiqu'il soit difficile d'en décider en toute assurance, il me semble que la publication de la dernière décision dut avoir un caractère relativement confidentiel. Dans le fonctionnement de l'ancienne justice avant l'écriture, mais encore plus tard comme dans le cas présent, la publication d'un jugement requérait la présence d'un grand nombre de personnes et d'officiers des différents groupes d'âge qui, s'il en était ultérieurement besoin, devaient pouvoir témoigner des dispositions prises par la justice. A ce jugement du 14 Adijady 1862 assistaient encore quatre Andriambaventy et cinq Officiers du Palais, — la qualité de ces témoins du jugement étant en grande partie en relation avec la nature de l'affaire. Or dans le procès intenté par le Roi Radama Ier, les inculpés apparemment ne purent faire appel à personne d'autre qu'à Andriampinoana. La situation est assez curieuse et difficile à saisir si l'on n'admet pas que quand Andriampinoana se

déplaça pour porter la sentence royale ("*Andriampinoana Andriambaventy no nilondra ny tenin'Andriana*"), il le fit avec une petite escorte ne comprenant pas de personnages officiels connus. Et l'on peut même se demander si de telles dispositions n'étaient pas volontairement mises en œuvre.

Il me faut encore dire un mot du statut des gens d'Ambohitrony et de Iarindrano à partir du règne de Radama Ier. Ils sont devenus les *menabe* de Rafotsiraivo Ramiangaly. D'habitude, et depuis Gustave Julien²³, l'on répète que les terres et les hommes *menabe* relevaient directement du souverain, alors que les terres et hommes *menakely* étaient sous l'autorité d'un seigneur *tompomenakely*. Et en y ajoutant une dose d'idéologie, l'on en conclut à un abaissement relatif des sujets *menakely*, soumis à l'arbitraire des seigneurs, par rapport aux sujets *menabe* qui jouissaient de la justice clémente du souverain. Quant aux *andriana*, et quel que fût leur rang, ils relevaient directement du souverain. Or nous avons ici un fait attesté de sujets *menabe*, qui, en tant que tels, relevaient d'un seigneur. Qu'ils se fussent adressés à la justice royale dans ce procès s'explique d'une part par le fait que, s'opposant à leur seigneur, ils devaient normalement s'adresser à une instance supérieure et d'autre part parce que le souverain était le seul vrai *tompon'ny razana* et que lui seul pouvait valablement décider en la matière. Qu'étaient donc les seigneureries *menabe* ? De cet exemple et de quelques autres, il ressort que les seigneureries *menakely* qu'administraient les *tompomenakely* étaient composées de biens fonciers héréditaires, alors qu'étaient par définition précaires les seigneureries *menabe* confiées aux *tompombodivona* choisis parmi les *zanak'andriana* très proches parents du roi —ici l'une des *roa ambin'ny folo vavy* "douze femmes" d'Andrianampoinimerina dont hérita (*vady enti-doloha*) son fils Radama Ier. De fait, les *tompombodivona* représentaient directement et précairement le roi, et c'est sans doute une des raisons qui amena à opposer aussi nettement *menakely* et *menabe*. C'est sans doute aussi pourquoi les *folovohitra* de fraîche date n'étaient pas donnés en *menakely*— ce qui apparaissait comme particulièrement humiliant (24)— pour maintenir une relation plus directe avec le souverain, mais confiés à un seigneur pour bien marquer le nouveau statut. La tradition du *Tantara ny Andriana* (25), rapporte que Radama Ier enleva Ambohipoalinalina à Ramiangaly pour le donner à Rasalimo, l'une de ses "douze femmes" ; il lui laissa Ankadimanga et sans doute la dédommagea-t-il en intégrant Ambohitrony et Iarindrano à son *fanjakana*.

(23) *Institutions politiques et sociales de Madagascar*, Paris, Guilmoto, 1908-1909.

(24) Cf. J.-P. Domenichini, "Antehiroka et Vazimba...", p. 14. Dans la tradition concernant Ranoro et les Antehiroka, à l'époque d'Andrianampoinimerina, le "*tsy natao menakely* -on ne les donna pas en apanage", apparaît comme un privilège important puisque, dans la liste, il vient en troisième position après les *tsimatimanota* qui leur évite la peine capitale en cas de crime politique et le *tsy hanim-bodihena* qui les exempte du versement de la culotte de zébu.

(25) p. 720 : "*Ramiangaly [...] ; Ankadimanga nametrahan'Andrianampoinimerina asy sy Ambohipoalinalina, (ary nanjaka Lehidama nome'ny andRasalimo Ambohipoalinalina)...*".

LES TEMOIGNAGES

Ary dia nanontaniana ny vavolombelona izay nahita ny nahandriana azy. — Et l'on interrogea les témoins qui auraient pu voir ce qui en faisait des *andriana*". *Nahandriana* qui est ici utilisé, correspond à *fahandrianana* mis dans la bouche d'Andrianampoinimerina ; il s'agit d'attester du statut objectif d'Ambohitrony et Iarindrano dans le passé.

Pour les représentants des ZanadRalambo comme pour les deux Zanak'Andriamasinavalona — ceux-ci sans doute cités comme témoins par les plaignants, les ancêtres de ces derniers "étaient vraiment ZanadRalambo à l'époque d'Andrianampoinimerina". Les deux Zanak'Andriamasinavalona appuyèrent leur affirmation sur le statut de leurs propres enfants issus de femmes qu'ils avaient prises dans ces deux villages à la même époque d'Andrianampoinimerina. En effet, lorsqu'était décidé de conférer le statut *folovohitra* à un groupe *andriana*, les mesures prises avaient pour but de provoquer une véritable fracture entre le groupe concerné et l'ensemble des autres *andriana*, et d'éviter que, par le biais d'alliances matrimoniales, la décision ne fût pratiquement annulée. Mais ces mesures n'avaient pas d'effet rétroactif : elles ne remettaient pas en cause les précédentes unions contractées avec d'autres *andriana*, ni le statut *andriana* des enfants issus de ces unions dans le groupe d'accueil.

Ainsi c'est contre Rafotsiraivo Ramiangaly qui sans nuance le niait, que tous les témoins affirmèrent l'ancien rang des ancêtres des plaignants, sans mettre en doute ce qui avait été rapporté des événements survenus sous les règnes postérieurs à celui d'Andrianampoinimerina. Ils ne portèrent aucune appréciation, ni ne firent aucun commentaire sur les décisions royales ultérieures, se limitant au rôle des témoins de ce qui en avait fait des *andriana*.

LA SENTENCE ROYALE

La sentence alors prononcée par Radama II donne partiellement raison aux plaignants. En effet, "*Dia averikio amy ny ZanadRalambo Iarindrano sy Ambohitrony* — En conséquence, je réintègre Iarindrano et Ambohitrony parmi les ZanadRalambo". Radama II applique alors le principe clairement proclamé le 20 Adimizana 1862 : "*Izaho Andriana tsy mahavery razana* — En ce qui me concerne, je suis un Prince qui ne condamne pas les ancêtres à la perte de leur statut / qui ne condamne pas [les vivants] à perdre leurs ancêtres et le statut qu'ils leur avaient légué".

Mais cette reconnaissance du rang zanadRalambo des plaignants ne s'accompagne pas d'un total rétablissement des droits anciens que possédaient les ancêtres : "*Ary ny fitondranareo amin-dRafotsiraivo Ramiangaly dia tsy ovàko* — Et quant à la conduite que vous devez avoir à l'égard de Rafotsiraivo Ramiangaly, je

n'y change rien". Il était donc clairement explicité qu'ils restaient sujets dans la seigneurie *menabe* de la Dame d'Ankadimanga et qu'ils continuaient donc à ce titre à être assujettis aux charges des sujets *folovohitra*.

De plus, Radama II réaffirma le principe de l'organisation en statuts et en rangs de l'Imerina : "*Tsy atao tsihibelambana Imerina*. — L'on ne fait pas de l'Imerina une natte largement étendue sur le sol". S'il allait sans dire qu'en matière d'alliance et de résidence, Ambohitrony et Iarindrano étaient désormais soumis aux règles qui, dans les édits et discours des souverains du XIX^{ème} siècle, concernaient les ZanadRalambo, le roi mettait l'accent dans sa sentence sur les seuls mariages hypogamiques avec les *folovohitra* : dans un tel cas de figure, les enfants issus de ces unions demeureraient *folovohitra* et ne pourraient être reconnus comme ZanadRalambo. Si une telle situation heurtait le sentiment familial, le conjoint zanadRalambo n'avait pour seul choix que la possibilité de se placer lui-même au nombre des *folovohitra*.

Ainsi si le roi reconnaissait bien aux plaignants leur rang *andriana* dans la société d'Imerina, du moins ne les rétablissait-il pas pleinement dans les droits de leurs ancêtres et maintenait-il les décisions de *capitis deminutio* partielle prises par ses prédécesseurs. Ils les établissaient dans un nouveau rang situé à la charnière des status *andriana* et *folovohitra*, puisqu'ils devenaient dès lors des *andriana* zanadRalambo sur qui pesaient les charges normales incombant à tous les *folovohitra*.

Pour expliquer ce *ady firazanana*, n'aurait-on pas dû tenter, comme l'histoire sociale nous y a habitués, de voir l'aspect économique des faits plutôt que s'attarder sur une affaire de privilèges ? N'aurait-on pas dû également envisager d'inscrire cet épisode dans l'ensemble plus vaste de l'adaptation de la société malgache au modèle européen —notamment au monde de l'école— dans le cadre de l'histoire du XIX^{ème} siècle ? En effet, l'imagination historique pourrait avoir tendance, pour expliquer la décroissance de statut, à faire l'hypothèse que ces ZanadRalambo d'Ambohitrony et de Iarindrano, descendants des membres d'une ancienne élite, auraient été isolés, trop peu nombreux et paupérisés : leur marginalisation expliquerait leur déclassement, et ils n'auraient pas su saisir l'opportunité de l'école pour se reconvertir et prendre place parmi la nouvelle élite citadine, laquelle aurait supplanté l'ancienne élite rurale.

L'hypothèse est séduisante, mais elle pourrait faire glisser vers le discours d'école convenu et le placage importé. Il serait curieux, en effet, d'invoquer les effets de l'occidentalisation parce que, d'une part, il s'agit d'une affaire qui a commencé à se nouer sous le règne d'Andrianampoinimerina (fin XVIII^{ème} siècle-

1810) et que, d'autre part, la scolarisation limitée dans l'espace et dans le temps de 1820 à 1835, ne concerna que 10 000 à 15 000 enfants, si l'on suit les estimations optimistes des missionnaires, et ne se développa qu'après 1861, donc postérieurement au procès étudié. Et il ne servirait à rien d'engager un nouveau débat sur le contact entre la tradition et la modernité, d'autant plus qu'il s'agirait plutôt du contact entre deux traditions (ou entre deux modernités), l'une malgache, l'autre étrangère. Quant à la supposée paupérisation, c'est une hypothèse à laquelle il faut renoncer, car les faits économiques ne tiennent qu'une place secondaire dans ce genre d'affaires. Trop souvent, c'est en accordant le primat à l'économique et en rassemblant pouvoir politique et pouvoir économique dans les mêmes mains, que l'on aborde les faits malgaches ; et l'on se refuse à écouter les maximes qui, comme celle-ci, éclairent les fondements de la société ancienne : "*Ny andriana no tompon'ny tany fa ny vahoaka no tompon'ny harena* — L'Andriana est (ou : Les andriana sont) maître(s) de la terre, mais le peuple est maître des richesses". Il ne s'agit pas, comme beaucoup seraient tentés de la recevoir, d'une mystification du peuple au profit des grands. Mais, tant l'affaire semblait déjà entendue, aucune étude n'a été consacrée à la question, alors même que l'on dispose pour le XIX^{ème} siècle de sources qui pourraient être utilement mises à contribution pour donner une réponse. Ainsi, à partir du recensement des andriana de 1840, en vue d'un recrutement dans l'armée (26) et de la liste des *miaramila* roturiers de 1841 (27), on peut se faire une idée des situations relatives de fortune dans la région du Vakinampasina (28) où, si notre identification est bonne, se trouve Ambohitrony. Le service de l'armée était une sorte d'impôt sur la fortune ; dans cette partie du Vakinasisaony, il était demandé aux familles (familles-ménage ou familles élargies) de fournir des hommes qu'elles dotaient et pour qui elles constituaient un établissement : le minimum exigé comportait normalement au moins une bonne terre à riz et cinq *andevo*, mais les familles pouvaient y ajouter des boeufs et de l'argent. Or, l'on peut comparer les résultats du recrutement chez les Zanak'Andriamasinavalona descendant d'Andriamanitrandraiana et résidant à Miadamanjaka, Lazaina et Ambohitrinifolo (29) avec ceux de la population roturière de l'ensemble du Vakinampasina. L'on constate alors que la quasi-totalité (soit 97,69 % du total) des roturiers retenus satisfaisaient aux conditions minimales(30), tandis que 14 des 19 andriamasinavalona retenus (soit 90 %

(26) NN 21, 1840, *Ny Andriandahy amy ny Sisaony...*, Ff° 27v°-31 v°.

(27) NN 29, *Ary ny Sorodany ny Voromahery. Sisaony nankaminy Voromahery. Mahamasina 9 Alahasaty 1841 Alatsinainy*, Ff° 1r°-64v°.

(28) Sur la région, on consultera l'article pénétrant d'H. Rakoto-Ramiarantsoa, "Hommes d'un temps, hommes dans le temps", *Omalysy Anio*, 27, 1988 (1991), p. 103-125.

(29) Y adjoindre les autres andriamasinavalona du Vakinampasina — Zanak'Andriankotofananina, Zanak'Andriamifonomanjaka, Zanak'Andriantsantsa et Zanak'Andriamparantsabe — ne modifierait pas la nature des résultats obtenus.

(30) Sur les 346 roturiers retenus — c'est-à-dire sur ceux que j'ai pu identifier de façon sûre alors qu'il y en eut 360 qui furent levés dans le Vakinampasina —, seuls huit *miaramila* (2,31 % du total) ne disposaient que d'une domesticité inférieure au nombre requis, mais il faut noter que sept d'entre eux avaient l'espoir d'un héritage qui les aurait fait entrer dans les normes.

environ) ne les remplissaient pas, soit par l'absence de terre à riz (un cas), soit par l'insuffisance de domesticité (mais dans les deux cas où celle-ci est inexistante, demeure l'espoir d'un petit héritage). A cet égard, la situation d'Andriamahaibasy (31) apparaît exceptionnellement bonne. Au niveau le plus général dans le Vakinampasina, si l'on excepte une fortune dont aucune estimation chiffrée n'est fournie(32), la plus grosse fortune andriamasinavalona — celle de Rambololona de Miadamanjaka— ne peut rivaliser avec les plus grosses fortunes roturières(33). Dans ce contexte, que peut-on savoir de l'état de fortune des gens d'Ambohitrony ? Nous pouvons identifier, dans les registres de l'armée, dix *miarabila* recrutés dans la localité (34). L'homogénéité *andriana* de la population de ces villages voués à devenir *folovohitra* permet de penser qu'ils appartenaient tous à ce groupe qui vint demander justice à Radama II. Il apparaît alors qu'à Ambohitrony, la plus grosse fortune, celle de Ralambomandranoka(35) est trois fois supérieure à celle de l'andriamasinavalona Rambololona, et que les *miarabila* satisfont tous aux conditions demandées : ils ont tous une bonne terre et cinq *andevo* ; sauf un qui n'en a pas, ils ont quelques boeufs, deux d'entre eux (dont le fils de Ralambomandranoka) en ayant même vingt. Leur situation est donc relativement bonne et comparable à celle des ZanadRalambo ZanadRambavy qui, à raison de trois par centurie, fournissent l'encadrement des troupes (36). On le voit, le procès de *capitis deminutio* ne sanctionne pas l'appauvrissement et la marginalisation économique. Et, pensant à la maxime rappelée plus haut, l'on devrait plutôt dire qu'il ne peut se parfaire que lorsque, matrimonialement isolés sur eux-mêmes et enfermés par le privilège d'une endogamie absolue —un *lova tsy mifindra* sans dérogation pour maintenir le statut *andriana*— les *havan'andriana* se sont initiés aux divers moyens qui permettent l'accumulation des richesses, et ne pouvant plus être *tompon'ny lany* "maîtres de la terre", sont prêts à devenir *tompon'ny harena* "maîtres des richesses" même si cela leur en coûte de renoncer à l'ancien prestige.

(31) Cf. *supra*, n. 9.

(32) C'est celle de Razafindralambo, andriamasinavalona descendant d'Andriankotofananina et demeurant à Ambohitraina, dont il est dit qu'il a "nombre d'*andevo*, nombre de boeufs et beaucoup de riz".

(33) Avec 15 *andevo* et 30 boeufs (son fils Razakalanonana en a respectivement 3 et 10), Rambololona ne peut rivaliser avec les fortunes de Ralambomandranoka à Ambohitrony qui a 50 *andevo* et 80 boeufs (son fils Andriamanana en a respectivement 6 et 20), d'Andriamatoa à Ambohibary avec 60 *andevo* et 80 boeufs (ses quatre fils en ont ensemble 23 et 29), de Razandrina à Ankadinandriana avec 70 *andevo* et 50 boeufs (son fils Andriamahandry 20 et 10, plus un capital de 100 piastres), Rainimiarabila à Ambohitratovo avec 50 *andevo* et 100 boeufs (son fils Ramanankoaazy, 8 l'onneur, en a respectivement 20 et 70, plus un capital de 35 piastres), de Rainimarolahy à Ambatomanjaka avec 100 *andevo* et 100 boeufs (son fils Ratsimanirimanana en a 10 et 6, plus 10 piastres), et enfin de Rabetsaroana à Antanetibe avec 100 *andevo* et 300 boeufs.

(34) A.R.M., NN 29 : 5 au f° 5r°, 1 au f° 12r°, et 2 au f° 50v°.

(35) Cf. *supra*, n. 33.

(36) Sur les ZanadRambavy, cf. *supra*, nn. 2 et 14. Dans ce groupe, la plus grosse fortune, celle d'Andriantonga de Masindray avec 45 *andevo* et 100 boeufs (son fils Andriamonta en a respectivement 5 et 2) est aussi trois fois supérieure à celle de l'andriamasinavalona Rambololona. Quant aux 36 hommes retenus par l'armée parmi les ZanadRambavy, un seul, Ramandravareha, n'a que quatre *andevo*, mais son père en a encore trois.

A vrai dire, le texte nous imposait un cadre d'explication sur le long terme de l'histoire malgache qui avait commencé bien avant le contact avec l'Europe, et une logique des faits dans laquelle l'économique n'avait pas la valeur qu'il a dans beaucoup d'autres sociétés. Cette logique de fonctionnement du système hiérarchique, il me semble important d'en comprendre maintenant les mécanismes, et notamment de déterminer si les caractères qu'on lui a généreusement attribués sur le modèle indien sont justifiés ou inadéquats. Aurait-elle donc été organisée en "castes" ? Par quelques exemples, j'ai au départ indiqué l'importance de ce thème dans l'historiographie de Madagascar, en signalant les éléments qui, dans le discours, autorisaient déjà à douter de la pertinence du concept utilisé.

Or les données que fournit le *ady firazanana* engagé par Ambohitrony et larindrano permettent d'apporter une réponse, encore partielle, aux questions qui sont posées. Il est d'abord évident que, si l'on ne veut pas confondre le concept de "société de castes" et celui de "système hiérarchique"—lesquels ne sont pas synonymes dans la description des sociétés—, l'on ne peut pas utiliser le premier pour caractériser la société merina. Il n'existe pas de "stricte coupure entre castes", puisque, comme on le voit en 1862 par les mesures qui sont normalement appliquées dans une telle situation et que Radama II rappela pour l'avenir, des mariages étaient autorisés entre personnes de statut et de rang différents, —ici *andriana* ZanadRalambo et *folovohitra*. Que le conjoint zanadRalambo, dans un tel cas, ne pût conférer son statut *andriana* et son rang zanadRalambo, à ses enfants ne permet aucunement de parler de "caste". A moins qu'il ne s'inscrivît dans une logique familiale, —celle de la grande famille *andriana* dont le souverain était le chef—, le statut *andriana*, qui n'était pas de l'ordre du naturel et du cosmique, ressortirait bien plutôt de celui du politique.

Il est de même bien évident que ni les status ni les rangs n'étaient définitivement figés. S'il existe d'autres cas de figure et particulièrement des cas d'intégration de roturiers au groupe *andriana*,³⁷ l'histoire d'Ambohitrony et de larindrano fournit un exemple de mobilité verticale descendante ou, autrement dit, un exemple de la façon dont les *andriana* devenaient roturiers. Tout procès de diminution était conduit sur le long terme. Celui qui concerne Ambohitrony et larindrano, déjà engagé à l'époque d'Andriamasinavalona, devient incontestable à partir d'Andrianampoinimerina. A cette étape déjà, il concerne dans le rang *andriana* le plus bas, un groupe peu important qui était isolé géographiquement vers la périphérie et qui, à l'intérieur du rang zanadRalambo, ne devait plus être considéré comme pleinement ZanadRalambo amin'Andrianjaka. De ce procès, les groupes concernés devaient être conscients et, au niveau individuel et familial, certains pouvaient développer une stratégie d'alliance avec les rangs supérieurs

(37) Sur l'un des cas connus, J.-P. Domenichini, "Le bocuf et le mariage sakalava", *Ambario*, 4, p. 401-403.

pour maintenir le rang *andriana* de leurs descendants. Le fait est attesté ici par les mariages de jeunes filles d'Ambohitrony et Iarindrano avec des Zanak'Andriamasinavalona. Cette stratégie, contrecarrée à la fois par une forte tendance à l'endogamie appuyée sur l'attachement aux ancêtres et au *tanin-drazana* et par les mariages hypogamiques qui traditionnellement étaient le signe de la supériorité *andriana*, ne pouvait devenir générale, car les rangs supérieurs avaient connaissance de ce procès de diminution. Dès lors, une condamnation comme celle qui suivit l'accusation lancée par Isalamakofoka et Rainiandro, aurait dû aboutir à l'exclusion de l'ordre *andriana*. Mais la "clémence royale" gommait en quelque sorte la violence du procédé sans négliger de laisser une "tache" sur l'andrianité du groupe concerné. Il restait aux souverains ultérieurs de parachever le procès, ce qu'en l'occurrence accomplirent Radama 1er et Ranavalona Ière. Dès lors, le *tantara* qui fondait le statut *andriana* du groupe, ne pouvait plus être publiquement invoqué, et devenait une histoire dont on gardait avec soin le souvenir privé à l'intérieur des familles, espérant qu'un nouveau souverain veuille bien en reconnaître le bien-fondé. Radama II fut, au XIXème siècle, le souverain attendu, mais ses décisions, si elles reconnaissaient effectivement le statut *andriana* des ancêtres d'Ambohitrony et Iarindrano, ne leur donnaient que partiellement satisfaction, car elle n'annulait pas totalement les décisions de ses prédécesseurs. En l'occurrence, et comme on le voit dans d'autres affaires du même genre, Radama II créait, à la charnière des ordres *andriana* et *folovohitra*, un rang intermédiaire à qui étaient officiellement reconnues des prérogatives *andriana* — dont rien n'est dit ici, mais qui pouvait comporter le droit à la salutation réservée du *Tsarava Tompoko*—, et à qui étaient imposées les obligations des *folovohitra*. Pratiquement, c'est le statut des *Iavako hoy ny Andriana*, à qui étaient interdites les alliances avec les *andriana* de rang supérieur et à qui étaient autorisées les alliances dans le même rang et, par des dispositions qui tendaient à affaiblir globalement le groupe, les alliances avec les *folovohitra*. Les seules perspectives étaient le maintien hypothétique dans un rang isolé et la fusion dans la masse des *folovohitra*, laquelle demeurait l'aboutissement attendu de l'ensemble du procès.

Ne devrions-nous pas toutefois admettre la suggestion de conserver "par commodité" le terme "caste" en sachant qu'il ne s'agit pas réellement de caste ? C'est au niveau du vocabulaire et de la rhétorique qu'en fin de compte se situe le dernier retranchement d'une tradition d'étude qui refuse fondamentalement de se remettre en cause. La réponse me semble ne pouvoir être que négative. D'abord parce que d'autres concepts tout à fait adéquats peuvent utilement remplacer le concept dénoncé. Ensuite parce que le maintien, même après accommodation, du terme "caste" n'évite pas les réminiscences ni les confusions avec le système indien qui est infiniment mieux connu que le système hiérarchique malgache. Enfin parce que, aux sources de la tradition coloniale, le recours au terme "caste" ne fut que l'un des éléments verbaux du dispositif général de péjoration et de minoration par lequel était justifiée l'oeuvre de la Civilisation à initiale majuscule.

L'appréciation des situations historiques anciennes à Madagascar passe par une meilleure analyse des faits et par la recherche du vocabulaire approprié pour en rendre compte. Cela concerne d'ailleurs tout aussi bien les mots malgaches passés dans le français des sciences de la société, voire dans le français courant. Chacun aura en effet remarqué que le texte malgache qui utilise "*folovohitra*" — mais aurait tout aussi bien pu utiliser "*ambaniandro*" — n'a jamais fait usage du terme "*hova*" auquel le français donne le sens de "roturier" ou de "bourgeois". C'est que la langue de la tradition malgachisante qui, comme on l'a vu, donne une description fautive et orientée des faits dont elle prétend rendre compte, n'a pas hésité — apparemment par souci de vérité mais en fait pour la couleur locale et le besoin d'exotisme — à détourner les mots malgaches de leur sens et, leur donnant un sens différent, à investir et subvertir la langue malgache de l'intérieur. Un des effets — des buts ? — du contact colonial, ancien et récent, n'était-il pas d'aboutir à la création d'un discours en malgache qui aurait été la traduction du discours colonial ?

Cette question, tout historien qui désire effectivement comprendre le passé malgache dans sa vérité, doit l'avoir constamment présente à l'esprit, car il est à craindre que le verbe malgache ne s'envole et que ne demeurent que les écrits qui en trahissent le génie.

FAMINTINANA

Toa resaka tsy fampiseho masoandro ankehitriny ny momba ny saranga sy ny ambaratonga nandaminana ny vahoaka malagasy taloha, ary maro no mihevitra fa laha-Janahary tsy nisy fiovana sady rafitra hentitra ara-drazana ny filahatry ny karazan'olona. Fitsara vilana anefa izany, ary disoin'ny lovantsofina mbola re sy ny arsiva mbola hita.

Ohatra anankiray ity ady firazanana notsarain-dRadama II ity, ary mahazava tsara ny fomba fanetren'ny Andriamanjaka tsy ho havany intsony, ny sasany tamin'ny havan'Andriana teo aloha. Ny fanambaran-dRadama II fa izy dia "Andriana tsy mahavery razana" no nanosika an'Ambohitrony sy larindrano any Vakinampasina (Vakinisisaony) hangataka ny hamerenan'ny Andriamanjaka azy ho Zana-dRalambo. Neken'ny Andriana ity fangatahana ity, nefa sady tsy nanova ny fanompoana nataony- izay nitovy amin'ny an'ny folovohitra - no tsy nanova akory koa ny efa fitondrany tamin-dRamiangaly, 12 vavy, tompombodivona.

Ny anton'ny fanetrena ny havan'Andriana sasany ho folovohitra dia tsy ny fahantràny. Raha ny marina aza, ireo folovohitra zana-dRalambo razana ireo, araka ny arsiva, dia nanana andevo, tanimbary, omby sy vola bebelavitra kokoa noho ny zanak'Andriamasinavalona niray fileovany taminy sy nifanambady taminy teo aloha. Tsy ny vola aman-karena tokoa manko no fototry ny rafi-panjakana sy ny rafi-pahefana, satria "ny Andriana no tompon'ny tany ary ny vahoaka no tompon'ny harena", hoy ny Ntaolo. Ny tena antony dia ny fanarahana ny didim-panjakana izay mametra sy mamaritra ny isan'ny azo tanàna ho andriana, satria ny vahoaka no mitondra azy ka tsy maintsy ferana ny vesatra ampitondraina, mba tsy hanindry loatra ny mpibaby sy ny mpilanja. Ary dia Andriamanjaka tompon'ny razana no mandidy ny amin'izany.

ABSTRACT

Oral histories and royal archives provide a lot of material which questions the traditional scientific belief according to which the social order of Old Imerina was based on a rigidly established hierarchy of immutable "castes" or "pseudocastes". Indeed, apart from individual cases of social mobility, there existed a mobile hierarchy system which allowed the sovereigns as "masters of ancestors", to occasionally deprive some families of their noble status causing them to slip down the social scale and become commoners. By deciding not to exert that specific right, Radama II triggered off a series of contention on the ancestral issue in so far as andriana groups which declined in status and became "folovohitra" (commoners) wished to regain their former rank. The example mentioned in this study reveals that the exclusion from the noble status which was a logical effect of the royal political system, was a long-term procedure. Besides, though Radama II himself recognized the legitimacy of these groups' claim for their ancestral rights, he strengthened the new obligations which weighed upon them, following their decline (fanetrena). This decline in status was not the result of an impoverishment because in a society where, basically, there was a clear distinction between political, religious and economic powers, it was obvious that the "havan'andriana" had to have wealth before they could claim a noble status. Therefore, as far as Imerina is concerned, it is necessary to discard concepts like "caste" and "caste society" in favour of less connoted concepts like "status" and "rank" in a hierarchy system.